Document généré le 13 mai 2024 02:37

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Enfances, cimetières (extrait)

Hélène Boissé

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13664ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boissé, H. (1998). Enfances, cimetières (extrait). *Moebius*, (78), 54–58.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hélène Boissé

Enfances, cimetières
(extrait)

LES POUPÉES D'ÉDITH

Quand Jérôme avait cinq ans, et aussitôt qu'Édith partait pour l'école, il rasait jusqu'au caoutchouc la tête des poupées de sa sœur, une à la fois, et jamais plus d'une par semaine. Puis il les déposait au milieu de la rue, sur la ligne blanche, et retournait distraitement à ses jeux: du coin de l'œil, il surveillait le passage des voitures et des camions. Dès qu'elles se faisaient écraser, lui-même se mettait à hurler et à se tordre, avant de rentrer à la maison en saignant du nez. Chaque lundi matin, il répétait ce rituel. Jérôme demeurait inconsolable jusqu'à quinze heures, l'heure à laquelle sa sœur rentrait de l'école, avec le nouveau cadavre dans ses bras.

Au bout de vingt semaines, il n'y eut plus de poupées à scalper, et il s'en prit aux oursons et aux lapins de peluche. Il leur taillait la nuque, jusqu'à ce que la tête retombât sur la poitrine inerte, et allait ensevelir la dépouille sous l'oreiller d'Édith.

Les trois premières nuits, en découvrant la mort dans son lit, elle fit un drame. Mais sa mère la gronda:

— Sois donc plus raisonnable que lui. Oublie ces enfantillages sans valeur, et endors-toi.

La quatrième nuit du quatrième lundi, elle s'habitua définitivement à ne compter sur personne et chercha le moyen de s'appartenir. Elle ne camouflait plus nulle part ni depuis longtemps les orphelins de sa crèche: aucune cachette n'avait été à l'épreuve des dons de fin détective de son cadet plus de deux jours.

Le matin du sixième anniversaire de Jérôme, elle trouva une solution. Pendant qu'il jouait dehors avec ses amis,

elle déménagea dans la chambre de ce frère rebelle les quelques survivants de sa pouponnière. À compter de ce jour, il ne commit plus aucun acte barbare envers les siens.

Lorsqu'il atteignit l'âge de sept ans, ils se lièrent et devinrent inséparables. Jusqu'au mariage d'Édith. Il lui offrit, en guise de cadeau d'adieu, les trois oursons et les deux lapins qui, jadis, échappèrent à d'anciens massacres.

QUAND J'ÉTAIS GRANDE

Moi, affirmait Édith dans une nouvelle inédite, quand j'étais grande, je tenais ma mère ronde comme la terre sur mes genoux. Je ne m'apercevais pas à quel point elle était lourde. Je ne réalisais pas l'ampleur de notre dévotion l'une envers l'autre. Je la berçais, en attendant que mon père rentre à la maison. J'espérais cette délivrance, la fin de ce sortilège. Ou cette absolution. J'allais même jusqu'à imaginer le meilleur: quelqu'un arrivait à l'improviste et redistribuait les rôles. Je recommençais ma vie, le corps libre.

Lorsque mon père arrivait, il était trop tard. J'avais déjà déposé dans son berceau ma mère consolée, et je pleurais au-dessus de ce lit secret qui occultait le mien. Il ne m'entendait pas. Peut-être ne sanglotais-je qu'en rêve et sans faire de bruit.

J'AVAIS VIEILLI EN ME SÉPARANT DE MOI-MÊME

Mais les enfants ont une vie inachevée
ils grandissent quand même
les adultes sont trop étroits
Ils ont des paumes et un regard d'argile
ils grimpent aux arbres de l'aube jusqu'au vertige

dans la difficile position de se maintenir dans la beauté
qui n'a rien à voir avec le désespoir acquis
les doctrines et les villes du bout du monde
Ils jouent aux billes et s'accrochent à une toupie
dans le creux de leur poche
ils ne parlent pas plus qu'on ne veut les entendre
ils sont chats sur une branche ne chassent pas
les milliers d'oiseaux sans nom les itinérants
les solitaires les tourterelles tristes les durbecs
Autour d'eux les chouettes veillent
telles des mères nouvelles
Les arbres m'ont aimée comme une vraie personne
sans contrition
Les plus élevés m'ont prise dans leurs bras
les plus âgés m'ont donné à boire
les plus robustes à manger
J'avais faim j'avais froid et un corps de sept lieues
Il suffisait d'un arbre par jour pour que je croisse
une forêt m'entourait
Mes ancêtres n'étaient plus
un abri suffisant
Ni mon âme ni mon corps ne sont une fosse commune

BARBIE

Le Noël de mes treize ans, je reçus une Barbie, rousse de surcroît. Je la détestai immédiatement. Sitôt déballée, je me retirai seule avec elle dans la chambre des filles et la déposai, malodorante, sur mon lit pliant. Je la déshabillai et la rasai avec mes ciseaux d'écolière. Puis je sortis de mon tiroir l'aiguille fine avec laquelle, d'habitude, j'extrayais les échardes de mes mains. À nouveau, je désinfectai l'aiguille à l'alcool, de même que je stérilisai les seins de Barbie, avant de les transpercer avec toute la maîtrise du geste dont je faisais preuve en général dans la vie. Ils étaient tellement vides qu'ils ne dégonflèrent jamais. Ma poupée exagérément femme ne geignit pas plus qu'elle ne saigna:

elle réagissait plutôt bien. Je ne la pansai donc pas. Mais cette nuit-là je me jurai que mes apparences demeureraient aussi plates que virtuelles. Je ne voulais pas devenir comme la majorité de mes aïeules, les intimes et les autres, toutes celles qui avaient interprété la vie à ma place. Je voulais tout traduire moi-même. Dans mon imaginaire, le bonheur n'avait pas de poitrine.

LE SANG FUT TRANSFORMÉ EN ENCRE

Grand-père aussi avait un père
qui ne le prenait pas par la main
Mes grands-mères
elles lisaient leurs cahiers de musique
Chopin Beethoven Liszt Mozart
Strauss quelquefois
avant de s'endormir violées
dans le lit de leurs mères
la tête sous l'oreiller
les bras en croix
Moi
j'ai toujours besoin de mes yeux
dans les situations d'urgence
Il n'y avait nulle frontière
nulle tranchée aucune issue
entre l'enfance
et les chambres mortuaires
Rien que des hurlements
et des règlements de corps
Pollutions nocturnes
Je n'avais pas de mots pour exister
sur le doux de la langue
Que des milliers d'index pour me pointer
Que deux mains insomniaques autour du cou
deux bras malhabiles plus tard dix doigts
et un seul cri
suspendu en m'excisant pour la dernière fois

toujours avant de me souvenir
Un sécateur en main
je refais la taille des générations
et tranche les liens
entre parents et orphelins
Quelques cicatrices ne font pas le poids
contre le plaisir que j'éprouve
Je fabrique bientôt une corde à linge
avec ces liens ombilicaux
et inusables
Je ne l'utilise plus
que pour suspendre les langues malignes
de nos corps défendus
Rien ne résiste au temps que les fibres abstraites
Quel beau paysage de caleçons chaque matin
et des soutiens-gorge qui ne favorisent plus
que nos mémoires restantes
Je revois les saisons se dissoudre bleu blanche neige
De cet âge je ne retiens qu'un vieux sanglot
comme un poids fantôme un poing à jamais chiffon
Mon regard secoue cette solitude d'alphabet
Au moindre signe d'hérédité
je m'absente de la photo
Je détourne ma langue sept fois
au lieu de me taire entière
Je descends de la lune dans la rue
je saute à la corde et joue à la marelle
avec Jérôme Édith et d'autres étrangers
Il faut bien que quelques-uns grandissent
les deux pieds sur terre
Nous en sommes tous là
quand le cœur bouge trop